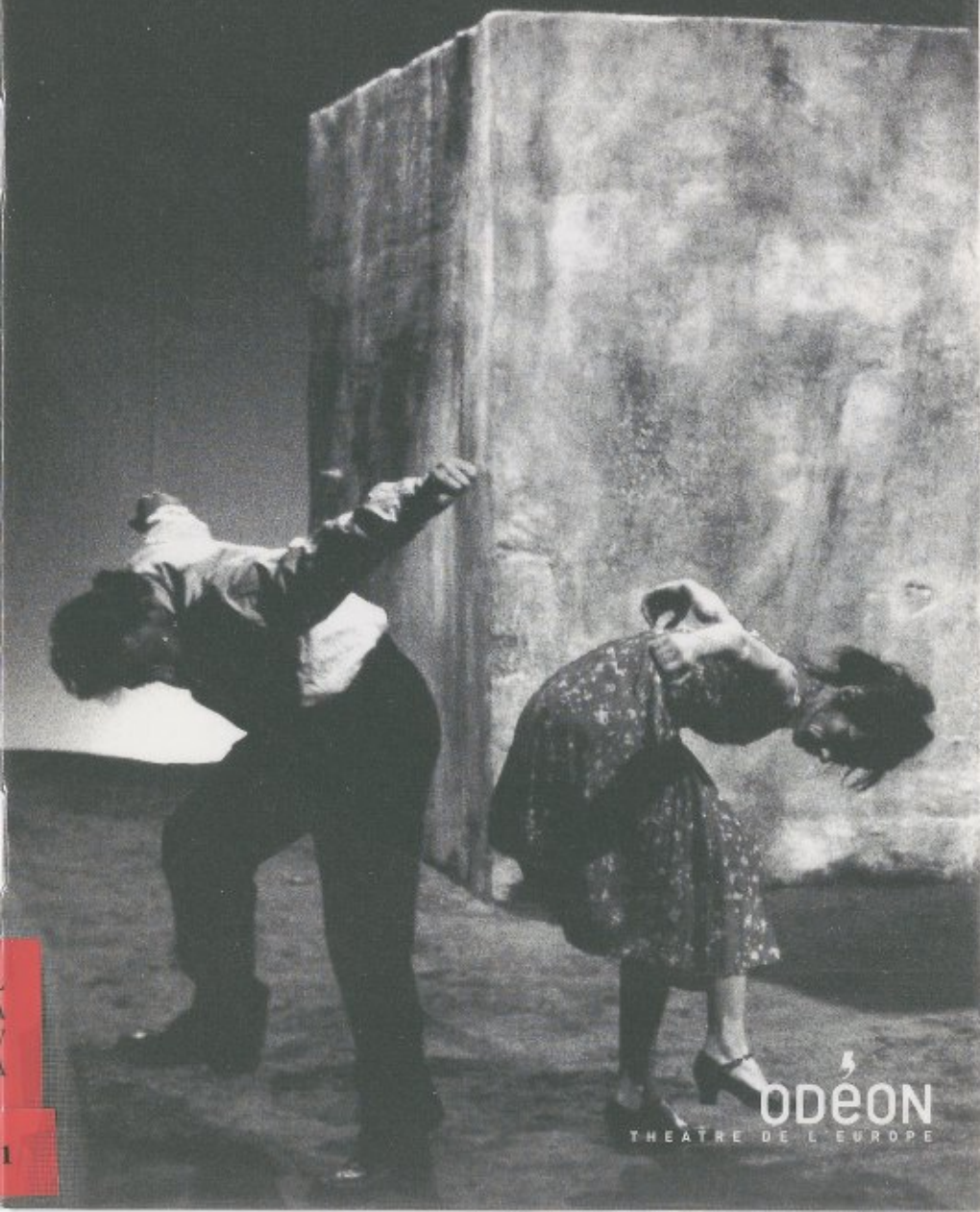


FANFARES

23 FÉVRIER - 25 MARS 2000



ODEON
THEATRE DE L'EUROPE

FANFARES

un spectacle de **GEORGES LAVAUDANT**

chorégraphie Jean-Claude Gallotta et Mathilde Altharaz

décor Jean-Pierre Vergier

costumes Brigitte Tribouilloy

lumière Georges Lavaudant et José Muriedas

son André Serré et Jean-Philippe François

maquillage et perruques Sylvie Cailler

assistant à la mise en scène Bernard Lévy

conseiller artistique Daniel Loayza

assistant aux costumes Fabrice Cany

réalisation du décor Atelier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Atelier 1.3, Acte 1

réalisation des costumes sous la direction de Pierre Betoulle : Géraldine

Ingremau, Rémy Tremblé, Valérie Codja, Francesca Sartori

coiffures Jocelyne Milazzo

et l'équipe technique de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

PRODUCTION : Odéon-Théâtre de l'Europe

REPRÉSENTATIONS : Odéon-Théâtre de l'Europe, Grande Salle

du 23 février au 25 mars 2000,

du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h.

Relâche le lundi et le samedi 11 mars 2000.

En tournée en mai 2000 au Japon dans le cadre du Festival
Spring Arts de Shizuoka.

Attention : Concert exceptionnel de **Battista Lena**
le samedi 11 mars à 20h dans la Grande Salle.

avec

Bouzid Allam,

Gilles Arbona,

Hervé Briaux,

Christiane Cohendy,

Eric Elmosnino,

Philippe Morier-Genoud,

Sylvie Orcier,

Annie Perret,

Patrick Pineau,

Ambra Senatore

Durée du spectacle : 1h25.

Le bar de l'Odéon et la librairie vous accueillent avant le spectacle.

Les hôtesses sont habillées par Jean-Michel Angays.

Photos de répétitions (Ros Ribas).

un rêve

SILENCIEUX

Fanfares : il y a quelques mois, ce n'était encore qu'un mot. Mais déjà Georges Lavaudant nous parlait de clochards, de ciels nocturnes troués par les phares d'une auto, de sols boueux où l'on bâtit des abris de fortune sans prendre le temps ou la peine d'y creuser des fondations. Il nous parlait de vagabonds silencieux ou hagards, leurs visages refermés sur le passage de l'instant présent, et de femmes dont les danses seraient comme des souvenirs. Et quand nous lui demandions pourquoi nommer cela *Fanfares*, il nous répondait encore par d'autres images : certaines musiques populaires, solennelles ou poignantes, avaient évoqué en lui l'âpreté d'un arrière-pays du Sud, une terre violente et brûlée peuplée de gens taciturnes et jaloux de leur solitude, accomplissant leurs quelques tâches ou vivant leur désocuvrement avec la même simplicité, des gens qui rêveraient sans cesse et sans jamais en parler. C'était de ces fanfares qu'il voulait s'inspirer, pour rêver ces rêveurs et se laisser guider par eux dans l'invention de leur pays.

Entretiens il y eut l'*Orestie*, et le poids d'un texte qui nous ramenait à l'invention du théâtre. Peut-être l'expérience de cette remontée aux sources a-t-elle confirmé le metteur en scène dans son pressentiment

qu'elle devait être suivie d'un spectacle à la fois musical et silencieux, et qu'à la charge d'une parole et d'un mythe séculaires devait succéder l'exploration d'une autre origine du théâtre : non plus cette fois-ci du côté de l'histoire, du retour sous nos yeux d'un très ancien récit restitué par la parole au temps présent, mais du côté du plateau comme lieu de légèreté toujours fragile et toujours vide, tendu comme un piège à présences et attendant d'être traversé par elles. Il n'y avait pas là de sa part projet délibéré, mais intuition artistique - désir de rester fidèle aux contrastes que permet le théâtre en collant presque côte à côte, dans la même salle, avec la même troupe, à quelques semaines de distance, deux de ses formes extrêmes : cette fois-ci, le théâtre devait naître non du langage, mais à même la scène, écrit dans son espace et ses climats, selon les suggestions de la musique et du silence.

Quand arriva le décor, ce furent d'abord des atmosphères qui l'habituèrent : rumeur de vagues et de vent, crissements de pneus, lointains grondements telluriques. Et puis des ombres se mirent à y prendre corps, errantes ou immobiles autour d'une modeste case blanche oubliée sur un bord du monde. Quelques-unes d'entre elles, au cours des répéti-

tions, finirent par imposer leur existence et la couleur des heures du jour qui leur convenaient, en vertu de l'étrange logique qui préside aux rêveries ou aux poèmes. A mesure que *Fanfares* s'est dessiné, toutes sortes de textes ont alors été mis à l'épreuve de son laconisme, empruntés à Borges, Deleuze, Faulkner, Godard, Kafka, Michaux, Pavese, Pessoa, Pound, à bien d'autres encore. Si certains se sont maintenus, ce n'est pas seulement qu'ils résistent aux exigences énigmatiques de ce spectacle, et ce n'est surtout pas parce qu'ils en proposeraient des clefs : par leur rareté, par leur caractère convulsif et fragmenté, à peine ont-ils fait résonner leur part de sens qu'ils semblent s'échapper et se fondre parmi les autres échos de l'atmosphère nocturne.

Fanfares ne peut donc pas se raconter. Mais voilà du moins ce que tente le spectacle, modestement : une autre façon de risquer le théâtre et une invitation à le voir autrement. Quelques minutes d'un journal de poésie offertes aux regards libres, faites pour être lues selon l'émotion de chacun. Une expérience, un rêve, le carnet de bord hasardeux d'un voyage sur place né de quelques airs populaires. Une " parade sauvage " de matériaux sensibles qui se tient farouchement loin de tout " sens "

standard, loin de l'information, des questions et réponses, des problèmes à résoudre ou des leçons à donner, très loin des actes réflexes que le langage de la " communication " induit malgré nous, pour chercher à puiser dans des nappes plus secrètes et souvent oubliées, murmurant quelque part du côté de l'enfance et de la nuit.

D. L.

18 février 2000



entretien

AVEC GEORGES LAVAUDANT

Moins de deux mois après l'*Orestie*, vous présentez dans le même théâtre une création personnelle. Vous aimez les contrastes...

En effet, ce sont deux univers opposés. Quand on a su qu'on allait s'attaquer pendant la saison à un texte de l'Antiquité, avec un spectacle de plus de trois heures et demie, je me suis dit très vite que toute l'équipe aurait besoin d'une espèce de sas de décompression, aurait envie de fabriquer un objet un peu fragile qui nous embarquerait vers un territoire complète-

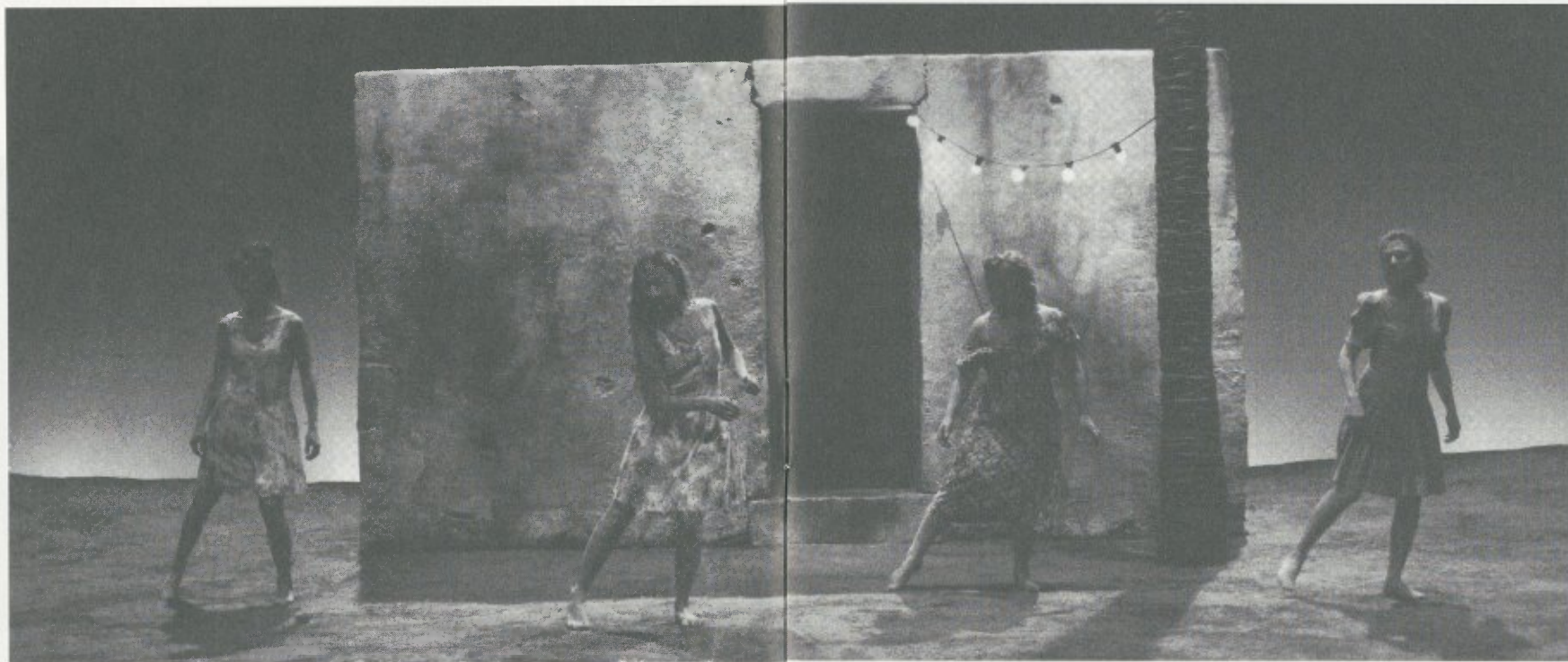
ment différent. Dans l'*Orestie*, on était comme à l'intérieur d'un palais aux murs blancs ; dans *Fanfares*, on est à l'extérieur d'une petite case, qui est peut-être à l'écart de la route, ou sur une île... Au fond, le personnage principal du spectacle, c'est elle. Notre travail la montre à l'abandon, libre de se souvenir, de délirer, de rêver des personnages, des fragments d'histoires, de songes. Elle se laisse traverser, hanter, envelopper par des atmosphères, des musiques. Et chacun, devant elle, peut se réinventer

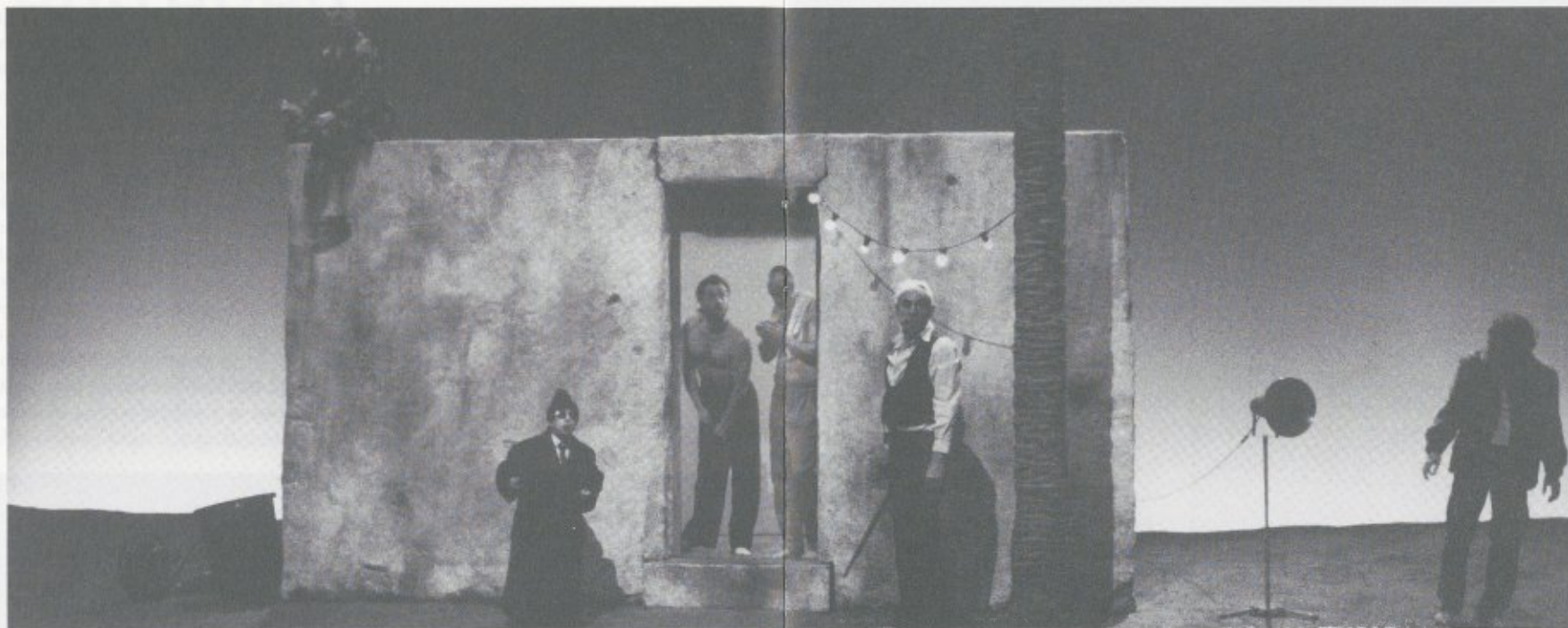
son propre climat, ses propres références. C'est un travail qui propose une grande liberté d'interprétation.

Fanfares, c'est un mot qui évoque beaucoup de choses. Est-ce que l'esprit du spectacle est festif, ludique ?

C'est curieux, mais ça doit venir de mon caractère : petit à petit, le côté plutôt pétillant, joyeux qu'évoque le mot de "fanfare" s'est coloré de tristesse, de saudade, comme disent les Portugais dans le fado. Il reste des climats légers et irresponsables - dans le fond, le spectacle témoigne aussi de cette envie d'irresponsabilité

qu'on éprouve parfois dans un monde comme le nôtre, comme si on pouvait quand même, de temps en temps, se faufiler entre les gouttes de l'actualité et revivre une espèce d'adolescence un peu absurde. Mais malgré tout, on sent que cette innocence est rongée par un sentiment de doute, de mélancolie, d'incertitude. Pas de nostalgie : la nostalgie est un sentiment déjà réfléchi, c'est presque même une attitude politique que je n'aime pas du tout. Cela dit, au cœur du bonheur on peut sentir tout à coup qu'il est éphémère, guetté par la mort, la vieillesse - c'est de cette sensation-là que je veux parler, celle





qui fait dire à Nizan qu'il ne laissera personne dire que vingt ans, c'est le plus bel âge de la vie. A notre époque, quand on est jeune, ça veut dire qu'on n'a entendu parler que de chômage et de marché du travail, d'internet, de mondialisation, de sida, et ça tourne en rond, comme s'il n'y avait plus de place pour la gaieté légère et irresponsable, pour les glaces à la vanille, les virées en voiture, les palmiers, comme si on ne pouvait plus plonger nu dans la mer et être insouciant.

Le spectacle fait donc alterner des atmosphères très différentes ?

Il y a dans *Fanfares* des climats très vénéreux : on ne sait jamais si telle ou telle chose n'est pas justement en train de se passer en Afrique, dans le Mississippi profond, à Tanger. Il y a là-dedans des secrets, des miracles banals. Moi-même, je n'essaie pas trop de rationaliser, parce que ça couperait les ailes à ce que l'on est encore en train de chercher. Il est difficile d'en parler. Cela ne doit pas naître par les mots. Quand les gens communiquent, au fond, ils se retrouvent très vite en attente ou en appel de la parole. Quand deux ou trois personnes se rencontrent, elles veulent raconter une histoire, com-

mencer à faire "fictionner" quelque chose. Alors que des fragments, des parcours ou des croisements de solitudes permettent d'être dans l'évitement de la parole, ce qui était plutôt un des moteurs du travail. Notre principe a été d'éviter le plus possible de nous appuyer sur du texte ou de la parole.

D'un autre côté, deux chorégraphes ont travaillé avec vous. Les corps, eux, ne s'évitent donc pas ? C'est tout à fait ça. Il fallait que les corps soient au contraire très actifs, même dans l'immobilité : assis sur une chaise, on peut être présent ou

absent. Jean-Claude Gallotta et Mathilde Altharaz ont joué un rôle essentiel - ils inventent au delà ou en-deçà des paroles. A quel moment passe-t-on au langage corporel ? Ça peut être avant ou après, ça peut être aussi bien parce que l'on n'a rien à se dire ou parce qu'on s'est tout dit.

Il y a des voix qui ont une fonction sensuelle ou sensorielle, il y a des corps qui se frôlent ou non. Et puis il y a l'image, cette maison d'où sortent tous ces rêves. Mais cette image, qu'est-ce que c'est ? C'est la lumière qui la crée ?



Depuis une dizaine d'années, ce n'est pas l'image en soi qui m'intéresse, mais des états d'existence, que j'essaie d'attraper avec les acteurs et à travers eux. Quand un acteur improvise – et moi aussi, d'ailleurs –, il y a toujours une tendance à raconter une histoire. C'est normal : on n'improvise pas abstraitement, dans le vide, ou alors on le fait dans un code fixé et il s'agit déjà de danse ou d'un exercice formel. Du coup, les séquences improvisées développent des petits récits, des histoires minuscules. Mais tout l'intérêt de ce travail a consisté à attraper dans ces récits deux ou trois secondes qui s'y trouvaient en suspension, ce que j'appelle des états d'existence. J'ai essayé de saisir des moments où quelque chose d'étrange et d'intense se passait sur le plateau. Non pas pour les rendre systématiquement esthétiques, propres, polis et intéressants : plutôt pour les capturer comme autant de Polaroids pas forcément réussis, mais qui gardent la vérité d'un moment qu'on ne reverra plus.

Et cette vérité, a-t-elle quelque chose à voir avec l'intimité ? Les comédiens me le disent de plus en plus : comme c'est moi qui retiens ces moments, ils finissent quand même par traduire un peu ce que je retiens de moi-même. A force d'accumuler des choses qui me touchent, qui m'intéressent, qui m'intriguent, ça compose peu à peu un portrait en filigrane ou en négatif. Mais ce n'est pas un portrait volontaire, au contraire. Il se trouve simplement qu'une autre personne à ma place

exprimerait aussi quelque chose d'élé-méme en gardant d'autres fragments dans le matériau de répétition et les composant à sa façon. C'est donc bien une espèce d'autoportrait inconscient, ou de rêve éveillé : tout est dans un entre-deux, il y a des éléments conscients qui adviennent et que je peux maîtriser, tandis que je ne pensais pas à certains autres qui s'imposent sans que j'en aie la clef. Si vous me demandez pourquoi tels personnages sont là et font ceci ou cela, je vous répondrai que je ne le sais pas, et que c'est peut-être justement l'intérêt de ce genre de travail : à un moment donné, il me conduit à accepter d'être dépossédé de l'explication que je peux en donner.

Donc, si vous avez commencé par lâcher prise, c'était pour mieux laisser surgir un sens énigmatique que vous ne pouviez pas connaître avant le spectacle ?

Oui. J'ai vraiment le sentiment que c'est un spectacle pour rêveurs, pour les spectateurs qui se disent " on vient voir une heure et demie, on ne sait pas trop ce qu'on va voir, mais peut-être que le théâtre est aussi fait pour des joies comme ça ". Ce ne sont pas les seules, bien sûr – quand on sort de *Godot*, de l'*Orestie*, de Dostoïevski vu par Lupa, j'espère qu'on éprouve une autre sorte de joie. Mais j'avais envie de tenter dans notre saison cette ponctuation un peu irrationnelle, de mettre ce théâtre-là à l'épreuve. Le théâtre peut parfois se permettre cela, ces respirations inattendues. Elles répondent à tout un versant de mon travail. Bien

sûr, l'absence d'histoire ou d'intrigue, comme on dit, l'absence de sens premier ou de fiction est toujours un risque. Mais ce type de théâtre est souvent apparu dans mon parcours depuis Grenoble et le TNP, avec plus ou moins de texte, plus ou moins de collages, plus ou moins de réflexion : il y a eu *Veracruz*, *Terra Incognita*, *Lumières*, et même auparavant, déjà *Palazzo Mentale* avait des points communs avec *Fanfares*, qui est un peu comme un revers de *Palazzo*, dénudé, silencieux, qui se serait cherché hors de l'écriture littéraire... Cette ligne de crête est une de celles que j'ai toujours suivies, et c'est pour moi une nécessité que la scène, de temps en temps, soit un laboratoire de la poésie en train de se faire. C'est le risque absolu, parce que tout d'un coup le plateau devient comme un carnet de bord, une page blanche sur laquelle vous écrivez une première phrase, puis une deuxième... C'est tout une face de mon théâtre-roman : d'un côté, visiter le grand répertoire pour apprendre, pour me confronter aux plus grandes écritures, et puis d'un autre côté, tenir la chronique de ma traversée de ce temps théâtral. J'ai toujours vécu ainsi, je n'ai jamais pu renoncer à ce que le théâtre, à un moment, ne soit pas aussi le cahier d'écriture de l'intime le plus profond.

Propos recueillis le 8 février 2000
par Joëlle Gayot
pour *Profession : spectateur*,
une émission de Lucien Attoun
diffusée sur France-Culture.



→ autour de *Fanfares*

Au Centre National du Théâtre,
Lundi 28 février à 18h30 : Lecture de textes de Borges, Pessoa et Kafka par un comédien de *Fanfares*, suivie d'une rencontre avec Georges Lavaudant.
Entrée libre, sur réservation.
CNT- 6 rue Braque - 75003 Paris
Réservation au 01 44 61 84 85
(ou 84 87)

Dans la Grande Salle de l'Odéon,
Mercredi 8 mars, après la représentation : rencontre organisée en collaboration avec Jean-Marc Adolphe de la revue *Mouvement*, en présence de Georges Lavaudant et des comédiens du spectacle.
Entrée libre.
Renseignements au 01 44 41 36 90

L'actualité

DE L'ODÉON-THÉÂTRE DE L'EUROPE



→ LES ATELIERS BERTHIER

10 MARS - 30 MARS

Dom Knigui

d'après MIKHAIL OSSORGUINE,
VICTOR CHKLOVSKI, OSSIP
MANDELSTAM, LYDIA GUINZBURG,
VARLAM CHALAMOV, ANATOLI
SMELIANSKI...

mise en scène PATRICK SOMMIER
direction littéraire et adaptation
JEAN-CHRISTOPHE BAILLY
avec Réginald Huguenin, Grigori
Manoukov, Laurent Manzoni,
Christiane Millet, Photini
Papadodyma, Mark Saporta et
Laurent Wagschal (piano)

A travers l'histoire d'une librairie moscovite en partie réelle (la "librairie des écrivains" exista bel et bien à Moscou entre 1918 et 1922), en partie inventée (le spectacle en prolonge l'existence jusqu'en 1965), *Dom Knigui* rend hommage à la résistance des écrivains russes face au système d'oppression qu'ils eurent à subir. Une tresse de textes très divers vient donner une consistance physique au constat et au vœu exprimés par Boulgakov lorsqu'il écrivit qu'en vérité et contre toute attente les manuscrits ne brûlaient pas. Tour à tour, la faim, la répression, la guerre, les camps, mais aussi la joie de vivre, la confiance ou l'amitié viennent hanter la chambre d'échos qu'est la

librairie. Une tasse de thé, des brindilles, un poêle qui chauffe mal et, bien sûr, des livres, des livres que l'on lit et que l'on ouvre, ou que l'on cache, tels sont les éléments, simples, à partir desquels le spectacle se construit, telle une spirale contrastée racontant sur un mode tantôt léger tantôt grave cinquante années d'une tragédie dont la littérature russe a écrit le chœur alarmé et poignant.

Représentations aux Ateliers Berthier,
36 Bld Berthier - Paris 17^{ème}
Métro ligne 13 - Porte de Clichy (sortie
Av. de Clichy / Bld Berthier ; côté
Campanile), bus PC, RER C.
le dimanche à 15h. Relâche le lundi.
Location ouverte au Théâtre de 11h à
18h30, et à la caisse des Ateliers
Berthier pour le jour même, une heure
avant chaque représentation.



A écouter... Battista Lena : *Banda Sonora*, éd. Label Bleu, réf. LBLC 6591

→ GRANDE SALLE

LE 11 MARS, À 20H

Battista Lena concert unique

avec Luciano Biondini, Marcello Di
Leonardo, Paolo Fresu, Gabriele
Mirabassi, Enzo Pietropaoli et les
soixante-dix musiciens de l'Harmonie
Saint-Pierre d'Amiens.

Il a 39 ans. Beaucoup d'Italiens ont chantonné ses airs sans le savoir. La musique de Battista Lena, à la fois populaire et savante, est comme un concentré sonore de l'Italie, dans l'esprit d'un Nino Rota d'aujourd'hui. Guitariste virtuose, compositeur pour le cinéma, il est passé des plus grands festivals de jazz européens à la création de partitions contemporaines, sans jamais se couper des traditions musicales de son pays. Son amour pour elles éclate dès les premières mesures de *Banda Sonora* : sous sa direction, six musiciens de jazz confirmés et cinquante-six amateurs de la fanfare de Chianciano ont enregistré un disque débordant d'énergie et de spontanéité. A l'occasion d'un concert unique à l'Odéon, Battista Lena renouvelle cette "expérience musicale très riche" aux côtés l'une des meilleures fanfares de France, l'Harmonie Saint-Pierre d'Amiens, et de ses soixante-dix musiciens.

Location ouverte au 01 44 41 36 36

L'actualité

DE L'ODÉON-THÉÂTRE DE L'EUROPE

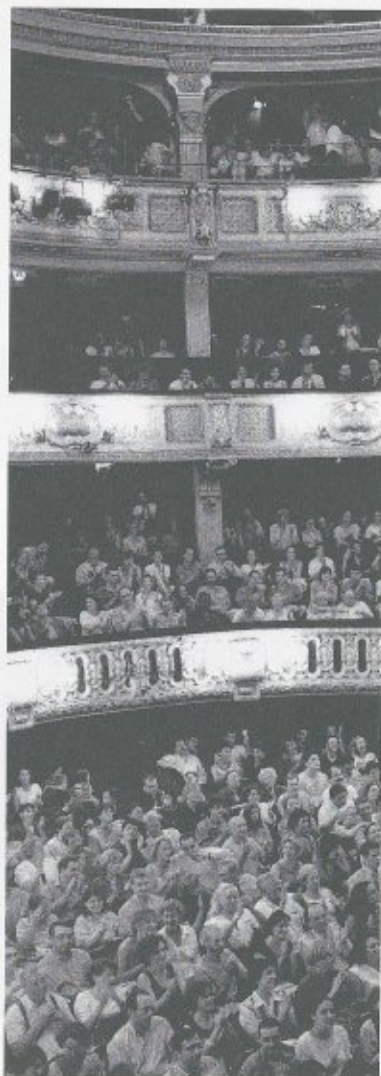
→ Identité, Identités Débat

au Petit Odéon,
vendredi 25 février, 14h30
avec Simon Abkarian, Barbara Engelhardt, Musa Jupolli, Hélène Lapiower, Gianni Manzella, Véronique Nahoum-Grappe, Gilberte Tsaï, Katarina Zivanovic ...
animé par Chantal Boiron

Débat proposé par la revue UBU Scènes d'Europe/European Stages avec le soutien du programme ARIANE de la Commission Européenne, avec le concours du Département des Affaires Internationales et de l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

La question identitaire est au cœur du théâtre européen d'aujourd'hui. Jusqu'où peut-on légitimement affirmer sa propre identité culturelle, "sa" différence ? En quoi le théâtre peut-il être encore une "arme" pour les cultures opprimées ? Un "outil" pour les langues minoritaires ? Dans quelle mesure n'est-il pas aujourd'hui, plus que jamais, le véhicule des nationalismes, des régionalismes, et des passésismes culturels de toutes sortes ?

Entrée libre, sur réservation.
Réservation au 01 44 41 36 27



→ Résistance et pensée Carrefour philosophique

dans la Grande Salle,
samedi 4 mars, de 15h à 17h30
Résistance et pensée :
à partir de l'œuvre de Georges Bataille.
Carrefour préparé et animé par Catherine Pont-Humbert et Jacob Rogozinski.

Avec Jean-Michel Besnier, philosophe - collabore à la revue *Esprit* ; Marie-Christine Lala, critique littéraire ; Daniel Lindenberg, écrivain - collabore à la revue *Esprit* ; Francis Marmande, écrivain - collabore à la revue *Lignes* ; Jean-Luc Nancy, philosophe ; Jacqueline Risset, écrivain ; Michel Surya, écrivain - directeur de la revue *Lignes* ; et les comédiens Claudia Nottale et Stéphane Valensi.

Une pensée de la résistance peut-elle, aujourd'hui, prendre appui sur l'œuvre de Georges Bataille ? Pour répondre à cette question, nous tenterons de dégager les lignes de force de cette œuvre : son exploration des éléments "hétérogènes" de l'érotisme, du sacré, de la poésie ; sa tentative d'élaborer une "économie générale" qui prendrait enfin en compte la "part maudite" de tout système social - celle qui est consacrée à la "dépendance improductive" ; ou encore sa conception de la religion fondée sur une nouvelle approche du sacrifice. A une époque où la vieille ligne de

partage entre l'interdit et sa transgression semble s'estomper, la pensée de Bataille, tout entière fondée sur ce partage, a-t-elle encore gardé sa force subversive ?

Rencontre diffusée en direct de la Grande Salle de l'Odéon-Théâtre de l'Europe sur les ondes de France Culture.



Entrée libre.
Renseignements au 01 44 41 36 44

Samedi 20 mai 2000 nous vous proposerons le troisième carrefour de la saison sous le même intitulé général de Résistance et Pensée, consacré à Guy Debord et les situationnistes.

→ Textes dits

au Petit Odéon
mercredi 1^{er} et jeudi 2 mars à 18h
Chantiers, de Brigitte Athéa
Lecture proposée par l'auteur
mercredi 8 et jeudi 9 mars à 18h
Barbe bleue, espoir des femmes, de Dea Loher
Lecture proposée par Gilles Dao
mercredi 15 et jeudi 16 mars à 18h
On ne parle jamais de Dieu à la maison, d'Ariane Gardel - Lecture proposée par David Raynal
Entrée libre.
Réservation obligatoire
au 01 44 41 36 68

Prochains spectacles

→ GRANDE SALLE

9 AVRIL - 27 MAI

Dom Juan

de Molière

mise en scène Brigitte Jaques
avec Pascal Bekkar, Vincent Bonillo,
Anne Caillère, Dominique Gubser, Fred
Landenberg, Redjep Mitrovitsa,
François Nadin, Julie Recoing, Jean-
Louis Richard, Bruno Sermonne

En 1986, Brigitte Jaques créait au Théâtre National de Strasbourg *Elvire Juvet 40*, d'après les leçons que professa Louis Juvet au Conservatoire sur la deuxième scène d'Elvire dans *Dom Juan*. Le succès du spectacle fut tel qu'il tourna pendant des années dans le monde entier. Aujourd'hui, Brigitte Jaques s'attaque à Dom Juan lui-même. Elle le tient pour le héros inaugural d'un temps où un "univers infini", dont le divin s'est absenté, succède au "monde clos" du Moyen Âge. Mais elle distingue aussi en lui l'énergie juvénile d'un poète du trouble et du désir : "Je pense à Rimbaud," dit-elle de lui. "Une saison en enfer. Quête des femmes



comme d'une connaissance par les gouffres... Il les aime vraiment, totalement, dans l'instant, sans mémoire, sans reste ; dans l'absolu du coup de foudre. Il les trouve belles, et le leur dit, il n'a de cesse qu'elles ne se révèlent belles, véritablement. Elles savent réveiller son désir, elles ne savent pas le farder. Ce que Dom Juan leur a fait, l'amour qu'il leur a donné, elles ne l'oublieront jamais... Et Dom Juan passe et dévoile à chacun sa vérité".

Représentations du mardi au samedi à
20h, le dimanche à 15h.
Relâche le lundi.

6 AVRIL - 9 AVRIL

Georgette Dee et Terry Truck Spectacle musical

Les critiques l'appellent un "phénomène de la nature", elle-même se qualifie de "femme au foyer parmi les diseuses". Lascive et langoureuse, bavarde ou brûlante, homme jusqu'au bout des ongles et femme du fond du cœur, le répertoire de la bête de scène qu'est "la" Dee va des grands classiques du cabaret allemand (Brecht et Weill, Hollaender, Zarah Leander) jusqu'à ses propres compositions. Et du trivial au sublime, toutes ses chansons parlent d'amour – naturellement. Pour les hommes – naturellement. Moulée dans une robe noire qui découvre parfois ses jambes quand elle arpente le plateau, jamais elle ne s'éloigne de sa bouteille de Bordeaux ou de Champagne (qu'elle commence au verre et finit au goulot). Cigarette au bec, elle émaille son récital de sketches kitsch sur les petits et les grands sentiments, sur les pannes et les désagréments de la vie. Imperturbable à ses côtés depuis treize ans, le pianiste Terry Truck jette sur ses abîmes, avec un flegme tout britannique, quelques ponts musicaux qu'elle s'empresse de démolir aussitôt.

D'après Anke Nolte : *Entertainment
Berlin, Fab Verlag, 1994*

Représentations du jeudi au samedi à
20h, le dimanche à 15h



→ PETIT ODÉON

28 MARS - 31 MARS

Portraits d'auteurs

Cette saison, le Petit Odéon étoffe sa politique d'ouverture aux écritures contemporaines, en partenariat avec les Editions Actes Sud, en vous proposant trois autoportraits artistiques d'auteurs dramatiques.

Second Portrait : Serge Kribus

*Les cris du homard et les rires de
Laurel*

avec Olga Grumberg, Alain Lapiower,
Hélène Lapiower, Arnaud Lecarpentier,
Riton Liebman, Sandra Milgrom, Jean-
Yves Thual, Michel Toty...[distribution en
cours]

les 28, 29, 30 et 31 mars à 18h30.

Entrée libre - Réservation obligatoire
au 01 44 41 36 44

→ GRANDE SALLE

16 SEPT / 24 OCT

En attendant Godot

Samuel Beckett / Luc Bondy

27 OCT / 28 OCT

Heiner Goebbels Eislermaterial

Ensemble Modern / Josef Bierbichler

3 DEC / 15 JAN

L'Orestie

Eschyle / Georges Lavaudant

19 AU 29 JAN

Les Frères Karamazov

(en polonais, surtitré)

Fédor Dostoïevski / Krystian Lupa

23 FEV / 25 MARS

Fanfares

Georges Lavaudant

6 AVRIL / 9 AVRIL

Georgette Dee

et Terry Truck

spectacle musical

19 AVR / 20 MAI

Dom Juan

Molière / Brigitte Jaques

13 AU 17 JUIN

La Pantera imperial

spectacles musicaux

20 AU 24 JUIN

Ricardo i Elena

Carles Santos

→ LA MANUFACTURE DES ŒILLETES

28 OCT / 7 NOV

Hamlet, Mesure pour mesure

Le Songe d'une nuit d'été (en italien, surtitrés)

William Shakespeare / Carlo Cecchi

→ LA CABANE

28 SEPT / 2 OCT

Ajax-Philoctète

Sophocle / Georges Lavaudant

19 OCT / 24 OCT

Song

Théâtre Tsai

10 NOV / 11 DÉC

L'Idiot, dernière nuit

Fédor Dostoïevski

Zéno Bianu / Balazs Gera

17 DÉC / 8 JAN

Portraits-Dansés

Parcours vidéo et chorégraphique

Groupe Clara Scotch / Philippe Jamet

26 JAN / 19 FÉV

Le Décaméron des femmes

Julia Voznesenskaya / Julie Brochen

→ LES ATELIERS BERTHIER

10 AU 30 MARS

Dom Knigui

La Maison des Livres

Michel Ossorguine... / Patrick Sommer